

Tradition et critique des textes grecs

M. Jean IRIGOIN, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Cours : Hippocrate, Galien et quelques autres médecins grecs

Après avoir examiné dans le détail, l'an passé, la tradition byzantine de la Collection hippocratique et montré comment des manuscrits qui s'échelonnent du début du X^e siècle à la fin du XII^e nous permettent de remonter jusqu'à des exemplaires de l'antiquité finissante, parfois même plus haut, on s'est proposé cette année de mettre en évidence l'intérêt qu'offre la tradition indirecte — grecque, latine ou orientale — pour préciser certaines étapes de cette remontée et la poursuivre en direction de l'état originel des traités hippocratiques. En introduisant dans cette recherche Galien et quelques autres médecins grecs, on ne s'intéressait donc pas tellement à leur personne et à leur œuvre qu'à leur témoignage sur l'état du texte de la Collection hippocratique dont ils ont disposé en des lieux différents et à des dates variées ; ce qu'on visait, c'était à découvrir chez eux des éléments, datés et localisés, qu'on puisse comparer avec les livres antiques reconstitués à partir des manuscrits byzantins.

On a commencé par Galien de Pergame (129-199), dont l'œuvre immense (près de 10 000 pages dans l'édition de Kühn) représente le huitième de tout ce qui nous est parvenu de la production littéraire grecque, d'Homère à la fin du II^e siècle de notre ère. Après avoir retracé la vie et la carrière du médecin de Pergame, notamment ses séjours à Rome, en renvoyant au livre récent du regretté Paul Moraux (*Galien de Pergame : souvenirs d'un médecin*, Paris, 1985), on s'est attaché à certains aspects de l'œuvre de ce médecin philosophe, que nous connaissons bien grâce aux deux traités qu'il a écrits dans sa vieillesse sur ses propres livres ; à cette occasion, on a montré le rôle que la sténographie joue dans la mise par écrit des traités dictés par leur auteur, et on a mis en évidence quelques pratiques de la librairie du temps, à Rome et ailleurs. Dans l'abondante production de Galien on a isolé et classé chrono-

giquement, suivant les indications qu'il donne, ses commentaires hippocratiques et divers traités relatifs à Hippocrate ou à ses doctrines. La plupart nous sont parvenus, mais parfois seulement sous la forme de versions en d'autres langues, en arabe notamment, l'original grec étant perdu. A en croire Galien lui-même (περὶ τῶν ἰδίων βιβλίων, chap. VI, p. 111-114 Müller), il a commencé à écrire des commentaires d'Hippocrate au début de son second séjour à Rome, en 168, alors que sa bibliothèque se trouvait encore à Pergame. Il s'agissait là de commentaires personnels, à usage privé, où il se contentait de noter son interprétation du texte et, éventuellement, ses réactions. Un peu plus tard, disposant de toute sa documentation, il entreprit, cette fois en vue d'une publication (πρὸς κοινὴν ἔκδοσιν), de composer des commentaires érudits où il discutait les opinions de ses devanciers ; il semble avoir aussi, à cette occasion, complété quelques-uns de ses commentaires personnels. Le tableau ci-contre présente, en deux séries, la liste des commentaires hippocratiques de Galien, avec, pour chacun, l'indication du nombre de livres qu'il comportait et l'état du texte qui nous est parvenu.

La lecture du tableau fait apparaître le petit nombre des commentaires totalement perdus et le rôle joué par les versions orientales là où la tradition grecque fait défaut. On a analysé à cette occasion l'étude récente de N. Wilson, « Aspects of the transmission of Galen » (dans G. Cavallo, éd. , *Le strade del testo*, Bari, 1987, p. 47-64) et montré comment le plus ancien manuscrit de Galien, datable du VI^e siècle et remployé à Bobbio, comme palimpseste, au VIII^e siècle, permettait d'envisager l'existence d'une tradition occidentale du texte grec du médecin de Pergame.

Après avoir présenté rapidement quelques autres commentateurs d'Hippocrate dont l'œuvre nous est parvenue, d'Apollonios de Kition (commentaire des *Articulations*, richement illustré), au I^{er} siècle avant J.-C., à Palladios (commentaire des *Fractures* et du livre 6 des *Épidémies*), à Jean d'Alexandrie (commentaire du même livre des *Épidémies*) et à Stéphanos dit tantôt d'Alexandrie, tantôt d'Athènes (sur les *Aphorismes* et le *Pronostic*), qui vivait dans la première moitié du VII^e siècle, on s'est attaché aux grands auteurs d'encyclopédies médicales, qui citent à l'occasion les traités hippocratiques et représentent donc une partie de la tradition indirecte de la Collection hippocratique.

Oribase, médecin personnel et ami de l'empereur Julien qu'il devait assister dans ses derniers moments, a commencé en Gaule, avant le printemps de 361, et achevé à Constantinople une vaste encyclopédie médicale (Ἱατρικαὶ συναγωγαί) où il a recueilli et disposé en 70 livres des extraits tirés des meilleurs médecins (πάντων τῶν ἀρίστων ἱατρῶν), offrant ainsi, pour la première fois, un bilan général de la science médicale. Le tiers environ de cette entreprise nous est parvenu (livres 1-10, 14-16 [ce dernier incomplet], 21-22, 24-25, 44-51). En lisant les index de l'édition qu'en a donnée Raeder

Ordre		Titre du traité hippocratique	Nombre de livres du commentaire	État du texte qui nous est parvenu
1 ^{re} liste (p. 112, 13-27 Müller)	2 ^e liste (p. 112, 27-113, 18 Müller)			
		1 ^{re} série :		
1	1	<i>Aphorismes</i>	7	Grec
2	4	<i>Fractures</i>	3	Grec
3	3	<i>Articulations</i>	4	Grec
4	2	<i>Pronostic</i>	3	Grec
5	6	<i>Régime des maladies aiguës</i>	3 (pour la partie authentique) + 2 (pour les additions)	Grec (en 4 livres)
6	5	<i>Plaies</i>	1	Perdu
7	8	<i>Blessures de tête</i>	1	Perdu
8	7	<i>Épidémies I</i>	3	Grec
		2 ^e série :		
9	10	<i>Épidémies II</i>	6	En traduction arabe seulement (il y manque le livre 5)
10	9	<i>Épidémies III</i>	3	Grec
11	11	<i>Épidémies VI</i>	8	Grec : livres 1 à 6 [incomplet] Arabe : livres 6 [fin] à 8
12	12	<i>Humeurs</i>	3	Perdu en grec (le texte édité par Kühn, XVI, 1-488, est un faux) ; Maïmonide cite trente-cinq fragments d'une traduction arabe.
13	16	<i>Aliment</i>	4	Perdu en grec (le texte édité par Kühn, XV, 224-417, est un faux de la Renaissance).
14	13	<i>Prorrhétique (I) *</i>	3	Grec
15	17	<i>Nature de l'homme</i>	2, puis 3 (pour défendre l'authenticité hippocratique du traité)	Grec : 3 livres
16	14	<i>Officine du médecin</i>	3	La tradition manuscrite grecque, très réduite, est de mauvaise qualité ; il subsiste trois gros fragments d'une traduction arabe, publiés en 1963.
17	15	<i>Airs, Eaux, Lieux</i>	3	Perdu en grec ; il existe une traduction arabe, encore inédite, sur laquelle a été faite une version abrégée en hébreu (publiée en 1982).

* Il faut corriger προγνωστικὸν (p. 113, 10-11 Müller) en προρητικὸν ; cf. p. 112, 24 Müller.

(1926-1933), on constate, sans surprise, que Galien, avec 48 colonnes de références, y tient une place beaucoup plus grande que la Collection hippocratique, réduite à 3 colonnes. De son encyclopédie, Oribase lui-même a tiré, vers 390, un abrégé (Σύνοψις) en 9 livres, à l'intention de son fils Eustathe, étudiant en médecine ; la chirurgie y est laissée de côté. Enfin, sur la demande de son ami Eunape de Sardes, l'auteur des *Vies des sophistes* (où Oribase, en tant qu'iatrosophiste [professeur de médecine], a droit à une notice), il a composé un ouvrage en 4 livres, les Εὐπόρυστα « Remèdes courants (car faciles à se procurer) », à l'usage de ceux qui ne sont pas médecins. A la différence de l'encyclopédie, ces manuels plus courts ont connu une large diffusion : traduits en latin à la fin du v^e siècle ou au début du vi^e, ils sont attestés dans des manuscrits du vii^e siècle. Comme pour Galien, il existe une tradition occidentale très ancienne de cette partie de l'œuvre d'Oribase, mais elle n'a pas été exploitée car seuls les deux premiers livres de la *Synopsis* latine ont fait l'objet d'une édition critique (par H. Mørland en 1940).

Les siècles suivants verront des entreprises analogues à celle d'Oribase. Aétius d'Amide, originaire de Haute Mésopotamie, fit ses études de médecine à Alexandrie, avant de venir à Constantinople, comme médecin de la cour, au temps de Justinien. Il est l'auteur d'une collection médicale en 16 livres, regroupés par 4, d'où le titre de *Tétrabiblon* qu'elle porte. Parmi ses sources, Aétius cite en premier lieu Oribase et Galien, mais il mentionne aussi, bien après eux, Hippocrate. Il n'existe pas encore d'édition critique complète du *Tétrabiblon*. A. Olivieri a publié les 4 premiers livres en 1935, les 4 suivants en 1950. Une équipe napolitaine, sous la direction du professeur A. Garzya, a entrepris de poursuivre l'édition ; parmi les travaux préparatoires déjà parus, on a présenté la synthèse qu'A. Garzya a donnée dans la *Revue des Études Anciennes* en 1984 (t. 86, p. 245-257 : « Problèmes relatifs à l'édition des livres IX-XVI du *Tétrabiblon* d'Aétios d'Amida »). Il n'existe pas de traduction latine ancienne de cet ouvrage, mais la tradition grecque d'Aétius est bien attestée dans l'Italie méridionale, depuis le *Messanensis gr.* 84, du début du x^e siècle, jusqu'aux travaux de Joannikios, un copiste mystérieux du xii^e siècle finissant sur lequel on aura l'occasion de revenir.

Le dernier des auteurs d'encyclopédies médicales est postérieur d'un siècle à Aétius. Paul d'Égine a fait ses études à Alexandrie avant d'y exercer son art. Chirurgien et obstétricien estimé, il fut aussi apprécié des Arabes après l'occupation de l'Égypte et d'Alexandrie (642). Il est l'auteur d'une Ἐπιτομὴ ἱατρικῆ en 7 livres, destinée aux médecins — de plus en plus nombreux de son temps — qui ne disposaient pas d'une bibliothèque importante. Aux extraits tirés avant tout de Galien et d'Oribase, il mêle des résultats venus de son expérience, notamment en chirurgie. Cette dernière encyclopédie de l'antiquité finissante, si fortement réduite par rapport aux 70 livres d'Oribase et aux 16 livres d'Aétius, est un témoignage sur un certain déclin de l'ensei-

nement médical. Mais, en raison de ses qualités et de ses dimensions raisonnables, elle connut un grand succès, en Orient et en Occident. Elle a été traduite en latin vers l'an 800, en arabe quelques décennies plus tard. Le plus ancien manuscrit grec, copié au VIII^e siècle, une centaine d'années après la rédaction de l'*Épitomé*, est arrivé très tôt en Italie où il a servi de modèle au traducteur latin avant de finir comme palimpseste ; il est aujourd'hui partagé entre les bibliothèques de Messine et de Bruxelles. Le succès n'a pas été moindre pour le texte original : il n'est pas d'auteur grec classique représenté par plus de manuscrits anciens (IX^e-XI^e siècle) que ne l'est Paul d'Égine ; la Bibliothèque nationale possède de lui plus de vingt-cinq manuscrits, dont cinq se situent dans la période indiquée plus haut. Heiberg, qui a publié une édition critique du texte grec, en deux volumes (1921-1924), a aussi fait paraître la traduction latine du livre III (1912).

La destinée de l'œuvre de Paul d'Égine tout comme les cas cités auparavant montrent que la diffusion des œuvres médicales, dans les derniers siècles de l'antiquité, se fait rapidement et que leur influence se trouve élargie par l'emploi des traductions. L'Italie, où Galien et bien d'autres médecins employaient la langue grecque pour leurs œuvres, s'est trouvée une région privilégiée pour le transfert de leurs œuvres en latin, comme on en a vu plusieurs exemples. En Orient, la conquête arabe a joué de son côté un rôle déterminant, mais elle avait été précédée par un premier effort pour mettre les œuvres médicales antiques à la disposition des praticiens qui ne connaissaient pas la langue grecque.

C'est en Syrie, pays dont le particularisme a toujours été vivace, qu'apparaissent, à la fin du IV^e siècle ou au début du V^e, les premières traductions d'œuvres grecques, philosophiques ou scientifiques, faites en langue syriaque. Parmi leur auteurs, il faut citer le moine jacobite Serge de Rēshʾaynā (mort à Constantinople en 536), qui a donné une version syriaque de trente-sept ouvrages de Galien. Un manuscrit de la British Library (Addit. 14661), du VI^e-VII^e siècle, qui contient sa traduction, encore inédite, des livres VI à VIII du traité des *Remèdes simples* de Galien, nous ferait connaître un état du texte grec circulant en Orient aux alentours de l'an 500, soit un demi-millénaire avant le plus ancien manuscrit grec de cette œuvre qui nous est parvenu.

Ainsi, avant la conquête arabe, s'est constitué, en syriaque, un ensemble de textes scientifiques, et particulièrement médicaux, traduits du grec. L'expansion de l'Islam, de la mort de Mahomet au milieu du VIII^e siècle, n'a guère été favorable au développement des sciences, mais la situation change avec les ^oAbbassides, surtout lorsque le calife Al-Mansūr fonde la ville de Bagdad et y transfère sa capitale. Les premiers ^oAbbassides — leurs successeurs les imitent — s'entourent de savants et de poètes, sans considération de race ni de religion. Lorsque le calife Al-Ma^omūn fonde en 828 la Maison de la Sagesse,

il en confie la direction à un médecin nestorien, Ḥunayn ibn Ishāq (808-873). Cette Maison de la Sagesse, qui paraît s'inspirer de ce qu'était le Musée d'Alexandrie fondé par Ptolémée I^{er} onze siècles plus tôt, était pourvue d'une importante bibliothèque ; près d'elle s'élevait un observatoire. Des savants, attachés à la Maison, avaient pour tâche de traduire ou de faire traduire en arabe des œuvres grecques, souvent par l'intermédiaire d'une version syriaque ; ils disposaient des moyens nécessaires pour acquérir ou aller chercher eux-mêmes au loin les livres qui leur manquaient.

Suivant l'exemple de Galien, Ḥunayn a écrit une sorte d'autobibliographie de ses travaux sur le médecin de Pergame, la *Risāla*. Il y recense 128 traités, dont certains comptent jusqu'à cinq versions syriaques différentes, toujours mentionnées avec le nom du traducteur, et nous laisse ainsi entrevoir la richesse de la documentation rassemblée à Bagdad. A l'occasion, il précise comment il a réussi à trouver, à Damas ou à Alexandrie, le manuscrit grec d'un traité qui lui manquait. Enfin, il nous fournit des renseignements sur la méthode de travail des traducteurs, et notamment sur la sienne qui est particulièrement consciencieuse : pour le traité des *Sectes* (c'est-à-dire des Écoles médicales) de Galien, il commence par le traduire en syriaque sur un manuscrit grec défectueux, puis, vingt ans plus tard, pour améliorer cette traduction, il rassemble plusieurs manuscrits grecs et les compare entre eux afin d'établir un texte correct d'après lequel il corrige sa première version ; enfin, quelques années après, il traduit en arabe cette version revue et corrigée.

Comme l'a bien montré un historien et critique du XIV^e siècle, Salāḥ al Dīn aṣ-Ṣafadī, il y a deux écoles de traducteurs. Les plus anciens pratiquent le mot à mot, méthode mauvaise pour deux raisons : l'absence d'un vocabulaire technique en arabe, qui entraîne la translittération telle quelle de termes grecs, et des différences dans la syntaxe et les matrices métaphoriques des deux langues en jeu ; les bons traducteurs, comme Ḥunayn, lisent la phrase entière, la comprennent et la rendent par une phrase équivalente en arabe sans chercher une correspondance de mot à mot.

Sur le fond, on ne peut que donner raison à Aṣ-Ṣafadī, mais l'historien de la tradition, qui cherche à remonter toujours au-delà des témoins observés, préfère souvent, sinon toujours, la traduction faite servilement. Elle seule lui permet de restituer derrière les mots de la version les mots grecs qu'elle recouvre ; bien mieux, rien ne facilite plus sa tâche que les mots grecs translittérés, aveu d'impuissance du traducteur, obstacle pour le lecteur, mais aide incomparable pour l'éditeur du texte grec, qui trouve là un témoignage antérieur à celui des manuscrits byzantins.

Comme l'indique la *Risāla* de Ḥunayn, l'ensemble des commentaires hippocratiques de Galien a été traduit en syriaque, puis en arabe. Le tableau donné au début de ce rapport (p. 587) fait apparaître l'importance de la version arabe lorsque l'original grec est perdu.

Pour Hippocrate, en revanche, les traductions arabes sont trompeuses, et même les traductions syriaques, fort peu nombreuses à nous être parvenues. L'exemple des *Aphorismes* le montre bien. La traduction arabe a été éditée dès 1832. La version syriaque a été publiée en 1903. La situation paraissait donc des plus favorables pour l'éditeur du texte grec, qui disposait ainsi de deux témoins supplémentaires. Mais en 1978 R. Degen a montré que les deux versions orientales remontaient non pas à un manuscrit d'Hippocrate, mais aux citations faites par Galien comme lemmes de son commentaire. La reconstitution a été faite par l'auteur de la version syriaque, qui ensuite a servi de base à la version arabe. En effet, il ne semble pas que les traducteurs orientaux aient disposé de l'ensemble de la Collection hippocratique : en 872, Al-Ya^cqūbī connaît dix traités dont il donne une analyse détaillée. Trois siècles plus tard, Ibn abī Uṣaibi^ca mentionne douze titres de traités, dont deux seulement (n^{os} 1 et 7) n'ont pas été commentés par Galien. En voici la liste (la date de l'édition de la version arabe est indiquée entre parenthèses) :

1. *Génération-Nature de l'enfant* (1978).
2. *Nature de l'homme* (1968).
3. *Airs, Eaux, Lieux* (1969).
4. *Aphorismes* (1832).
5. *Pronostic* (1986).
6. *Régime des maladies aiguës* (1966).
7. *Maladies des femmes* (pas de manuscrit arabe connu).
8. *Épidémies* (traduction allemande partielle de la version arabe dans le commentaire de Galien).
9. *Humeurs* (plusieurs manuscrits arabes signalés).
10. *Aliment* (un manuscrit arabe connu).
11. *Officine du médecin* (1968).
12. *Fractures* (pas de manuscrit arabe connu).

D'autres traités, qui ne sont pas mentionnés par les deux auteurs, sont connus en traduction arabe. C'est le cas de :

- *Superfétation* (1968).
- *Loi et Lettres* (un manuscrit de la British Library, décrit en 1955).

En revanche, il n'y a pas de traduction des *Vents* (le manuscrit signalé au Caire a pour titre : « Le nom des vents et ce qu'il faut savoir de l'apparition de chacun d'entre eux » [trad. de G. Humbert] ; ce n'est qu'une sorte de rose des vents).

Certaines de ces traductions sont signées ou attribuées : Ḥunayn pour le *Régime des maladies aiguës* (n^o 6), Al Bitrīq pour l'*Aliment* (n^o 10). La plupart d'entre elles ont été, comme les *Aphorismes*, recomposées à partir des passages découpés par Galien ; c'est le cas notamment des numéros 2 à 4, 6, 8 et 11 de la liste donnée plus haut. Le *Pronostic* (n^o 5) paraît avoir été traduit directement à partir d'un manuscrit d'Hippocrate, tout comme *Génération-Nature de l'enfant* (n^o 1).

A la différence de Galien, dont l'œuvre entière a été traduite en arabe, le plus souvent avec un intermédiaire syriaque, les traités hippocratiques ne semblent avoir été qu'en petit nombre à la disposition des traducteurs orientaux. La reconstitution faite à partir des passages découpés par Galien s'explique probablement par l'aide et le contrôle que l'usage du commentaire fournissait au traducteur. Il convient donc de déterminer l'origine de la version arabe avant de prétendre s'en servir pour améliorer le texte grec. On agira de même pour les commentaires arabes de traités hippocratiques : le commentaire du médecin de Bagdad °Abd al-Laṭīf (1162-1231) sur les *Aphorismes* est fait à partir du commentaire de Galien traduit par Ḥunayn.

Pour Hippocrate, la tradition grecque est plus riche que la tradition arabe, alors que c'est l'inverse pour Galien. Pour le premier, on se gardera de considérer comme un canon la liste des 12 traités cités plus haut. En revanche, pour Galien, le Canon alexandrin de 16 traités, inconnu des Byzantins et attesté pour la première fois par Ḥunayn, correspond, dans le choix et dans l'ordre, aux textes lus et commentés à Alexandrie par les professeurs de médecine, depuis les opuscules destinés aux débutants jusqu'aux grands manuels. Cette pratique correspond à ce qui se passe vers le même temps dans l'enseignement philosophique, où l'ordre de lecture des œuvres d'Aristote et de Platon a une valeur propédeutique.

Canon alexandrin de Galien
(n°s 3 à 20 de la *Risāla* de Hunayn *)

1. Des sectes
2. Art de la médecine
3. Le pouls, pour les débutants
4. Thérapeutique à Glaucôn
5. Anatomie, pour les débutants
6. Les éléments selon Hippocrate
7. Tempéraments
8. Facultés naturelles
9. Causes et symptômes des maladies
10. Endroits affectés
11. Traité du pouls
12. Différences des fièvres
13. Crises
14. Jours critiques
15. Méthode thérapeutique
- [16. Protection de la santé] **

* « Voilà les livres dont la lecture était prescrite dans les établissements d'enseignement médical à Alexandrie ; ils étaient lus dans l'ordre où je les ai présentés » (*Risāla*, après le n° 20).

** Ce dernier traité n'apparaît qu'après Ḥunayn dans la liste du Canon alexandrin.

Les traductions syriaques et arabes des grands médecins grecs ont joué, à partir du IX^e siècle, un rôle décisif dans l'évolution et les progrès de la médecine arabe. A la différence de ce qui se passe dans le monde byzantin, où la médecine stagne, l'apparition des traductions dans le monde musulman crée un choc dont les effets seront durables, tout comme la transplantation d'un végétal sous un climat différent peut lui donner une vigueur nouvelle et un développement plus généreux. Il n'était pas question de retracer l'histoire de la médecine arabe alors qu'on traitait de l'histoire de la tradition médicale grecque. On s'est donc contenté de citer quelques noms de médecins orientaux en fonction de la place que les traités médicaux grecs tiennent dans leur œuvre, et en tenant compte aussi du rôle que celle-ci a pu jouer ultérieurement, par le biais des traductions latines, dans le moyen âge occidental et à la Renaissance. Les plus grands représentants de la science médicale arabe ont entendu et suivi le conseil de Galien pour qui « le meilleur médecin est aussi un philosophe », depuis ar-Rāzī (dont le nom sera latinisé en Rhazès) et le médecin juif al-Isrā'īlī (Isaac Israeli), jusqu'à Avicenne, Averroès et Maïmonide ; peut-être plus connus comme philosophes ou théologiens que comme médecins, ils ont tous commenté Galien et même Hippocrate, et on a signalé, à ce propos, que la Bibliothèque nationale possède un exemplaire du traité de Galien *Des vertus naturelles*, dans la traduction de Ḥunayn, avec l'ex-libris d'Avicenne daté de 1016/1017.

Des noms comme ceux d'Averroès et de Maïmonide, tous deux nés à Cordoue dans le 2^e quart du XII^e siècle, pourraient faire penser que le contact entre la science médicale arabe et l'Occident s'est établi en Espagne. Ce n'est pas faux. Toutefois il y avait eu des précédents, en Sicile et dans l'Italie méridionale, dès la seconde moitié du XI^e siècle. Mais surtout, au temps où, en Orient, apparaissaient les premières traductions en syriaque, un mouvement comparable se produisait en Occident. La cause en était la même : un déclin de la connaissance de la langue grecque.

En fait, les premières adaptations en d'autres langues remontent au début de notre ère, avec les premiers ouvrages de médecine rédigés en latin, mais ni Celse ni Pline n'étaient des médecins : de l'encyclopédie du premier ne nous sont parvenus que les huit livres relatifs à la médecine, simple compilation d'extraits d'ouvrages grecs souvent perdus, ce qui la rend précieuse pour nous ; quant à l'*Histoire naturelle* du second, elle fait une bonne place aux sujets médicaux, et surtout aux remèdes, et le nom d'Hippocrate apparaît une dizaine de fois dans l'index détaillé de ses sources, établi par lui-même. A propos de ces deux auteurs et de ceux qui ont écrit en latin après eux, on a signalé la sortie, en 1988, de la « Bibliographie des textes médicaux latins » publiée par les soins du Centre Jean-Palmerie, de Saint-Étienne. Ce précieux répertoire met en valeur une production secondaire par rapport à la médecine grecque, mais dont l'extension géographique a été grande et l'influence durable, et il fournit le fil directeur nécessaire pour se retrouver dans cet

ensemble d'œuvres tantôt anonymes, tantôt mises fallacieusement sous le patronage d'un grand nom.

Entre la mort de Théodose (395) et la reconquête byzantine au temps de Justinien († 565), le sort du grec en Occident a été réglé, comme l'a montré P. Courcelle dans sa thèse de 1943. A partir du début du v^e siècle apparaissent des traductions latines d'œuvres médicales grecques, au moment même où Calcidius, dans le nord de l'Italie, traduit en latin le *Timée* de Platon. De la Collection hippocratique seulement une petite partie est attestée en latin : *Nature de l'homme* (chap. 20-23) ; *Airs, Eaux, Lieux* ; *Pronostic* (deux traductions, dont l'une ne concerne que le tout début du traité) ; *Aphorismes* ; *Régime* (livres I et II) ; *Maladies des femmes* (extraits conservés dans une compilation) ; *Semaines* (original grec perdu). Quant à Galien, les traités traduits, dont il sera question plus loin, appartiennent au début du Canon alexandrin (n^{os} 1 à 4), preuve que la mention de cette collection par Ḥunayn, au ix^e siècle, repose sur des fondements solides et nettement antérieurs.

Les plus anciens des manuscrits qui nous ont transmis ces traductions d'Hippocrate et de Galien sont des viii^e et ix^e siècles. Il ne faut pas en déduire que les traductions elles-mêmes sont aussi tardives, car, pour d'autres médecins grecs, des manuscrits latins plus anciens nous sont parvenus. On a cité le cas d'un manuscrit de Paris (B.N. lat. 10233), du vii^e siècle, qui contient la *Synopse* et les *Remèdes courants* d'Oribase, ainsi que le traité *De podagra* de Rufus d'Éphèse (i^{er}-ii^e siècle) dont l'original grec est perdu ; avec des additions en écriture wisigothique du viii^e siècle, puis des notes en arabe et des essais de plume en écriture bénéventaine du xi^e siècle, ce manuscrit porte la trace de ses déplacements et la marque de ceux qui l'ont utilisé. Il est difficile de dater avec précision toutes ces traductions. Plutôt qu'à une entreprise bien située dans le temps — v^e siècle ou v^e et vi^e siècles — on a affaire à un courant permanent alimenté par la production médicale grecque : si Hippocrate fait partie du fonds le plus ancien, il est assuré que la version, abrégée en trois livres, de la *Thérapeutique* d'Alexandre de Tralles qui exerçait à Rome dans la seconde moitié du vi^e siècle, ou la traduction de l'Ἐπιτομή ἰατρικῆ de Paul d'Égine qui enseignait à Alexandrie au milieu du vii^e siècle, ne peuvent être aussi anciennes.

Si ces entreprises de traduction doivent être étalées dans le temps, il est peu probable qu'elles aient été faites au même endroit. Certes, il a semblé à beaucoup que la région de Ravenne, surtout au temps de l'exarchat (568-752), était le lieu d'origine le plus probable pour un contact entre grec et latin, et donc pour la traduction du grec en latin. Mais la conservation à Bobbio, entre Milan et Gênes, de plusieurs manuscrits grecs de Galien et d'un manuscrit du pharmacologue Dioscoride remontant aux v^e et vi^e siècles, dépecés et remployés comme palimpsestes au viii^e siècle, de même que la présence, dans la Sicile orientale ou dans le sud de la péninsule, d'un manuscrit de Paul d'Égine

du VIII^e siècle, source d'une traduction latine faite vers l'an 800 avant que ce manuscrit aussi fût remployé comme palimpseste, tous ces faits nous montrent que des manuscrits grecs de médecine se trouvaient dans l'Italie entière. On pourrait y ajouter les traductions d'Hippocrate et de Galien que Cassiodore, dans ses *Institutiones* (vers 550), recommandait à ceux des moines de Vivarium, en Calabre, qui ne savaient pas le grec, et dont P. Courcelle a pensé retrouver la trace, notamment dans un manuscrit du Mont-Cassin. Quant à l'hypothèse de Ravenne, qui se fonde avant tout sur les commentaires d'Agnellus à trois traités de Galien, la publication récente de deux commentaires du *De sectis*, connus seulement en latin, celui de Jean d'Alexandrie édité par C.D. Pritchett (1982) et celui d'Agnellus édité par L.G. Westerink et ses élèves (1981), permet des comparaisons fructueuses. Ces cours, composés selon le schéma traditionnel de l'École d'Alexandrie, se ressemblent beaucoup, et il est permis de se demander si on n'a pas mis tardivement (XIII^e ou XIV^e siècle) sous le nom de Jean d'Alexandrie le commentaire d'Agnellus revu et corrigé. Quoi qu'il en soit, la lecture de la souscription du commentaire d'Agnellus : « explicit scolia Peri hereseon Galeni actio trigesima tertia feliciter. Ex voce Agnello yatosophista ego Simplicius Deo iuvante legi et scripsi in Ravenna feliciter ». Le calque du texte grec est évident : σχόλια περὶ αἱρέσεων... ἀπὸ φωνῆς... ἰατροσοφιστοῦ. Comme les noms propres sont latins, on voit dans la souscription un témoignage sur l'enseignement de la médecine à Ravenne ; c'est oublier que Simplicius est aussi le nom d'un philosophe grec. Que signifie exactement la souscription ? Comme M. Richard l'a montré voilà près de quarante ans, l'expression ἀπὸ φωνῆς signifie originellement « notes prises au cours de... », puis assez vite « notes de cours », « cours » ou même « œuvre ». Quant à *legi et scripsi*, ces mots décrivent l'activité du copiste qui *lit* son modèle et le *transcrit* ; il est probable que la lecture ainsi mentionnée implique la traduction. Ce qui est sûr, c'est qu'Agnellus a fait son travail à Ravenne, mais l'existence d'une école médicale dans cette ville n'est pas nécessairement postulée par la souscription.

Si, à ce point de l'enquête, on compare la situation en Italie et à Bagdad au IX^e siècle, il est évident que la partie n'est pas égale. Certes, des traductions latines de médecins grecs ont pu se perdre (l'œuvre de l'oculiste Démosthène était encore connue à Bobbio au temps de Gerbert d'Aurillac) et, inversement, beaucoup de traductions syriaques ou arabes recensées par Hunayn ne sont pas conservées, ce qui réduit l'écart. Mais il reste que l'Occident n'offre rien de comparable au travail impressionnant qui se fait à Bagdad dans la Maison de la Sagesse.

On admet généralement que la situation commence à se modifier au cours de la seconde moitié du XI^e siècle, dans une région où coexistent Latins, Grecs et Arabes, de Naples à la Sicile. On y découvre assez vite la supériorité de la médecine arabe. Un personnage mal connu, Constantin l'Africain († 1087), qui savait plusieurs langues dont le latin, l'arabe et probablement le

grec, traduit et met à la disposition des maîtres de l'École de Salerne un nombre important d'ouvrages arabes, dont l'*Isagoge Johannitii*, introduction à la Τέχνη ἰατρική (n° 2 du Canon alexandrin) de Galien composée par Hunayn, et quelques traités grecs déjà traduits en arabe ; parmi ceux-ci les *Aphorismes* avec le commentaire de Galien, le *Régime des maladies aiguës* et le *Pronostic* (*secundum translacionem grecam Constantini*, dit l'explicit, abusivement).

Le travail de Constantin l'Africain donne à l'École de Salerne une impulsion qui fera d'elle, pour près de deux siècles, le centre médical de l'Europe occidentale, avant qu'elle ne soit relayée par Bologne, puis ne cède le pas à Montpellier. Le cas de l'École de Salerne montre, comme celui de Bagdad au IX^e siècle, les effets rapides et féconds de la transplantation de la médecine — gréco-arabe en l'occurrence — dans une terre étrangère.

Il faudrait toutefois apporter un complément à cette vue traditionnelle. L'influence des œuvres grecques ne s'est pas exercée seulement par l'intermédiaire des versions arabes. Rome, au temps d'Anastase le Bibliothécaire, et Naples sont des centres où l'on traduit du grec en latin. Dès le IX^e siècle, des passages de la traduction latine de Paul d'Égine, faite dans l'Italie méridionale, sont insérés dans le *Passionarius Galieni* composé à Salerne. Un peu après le milieu du XI^e siècle, un contemporain de Constantin l'Africain, Nicolas Alfano, poète, médecin (il est l'auteur de deux ouvrages sur le pouls et sur les humeurs) et évêque de Salerne, traduit le traité *De la nature de l'homme* de Némésios d'Émèse (le plus ancien manuscrit est des environs de l'an 1100) ; à la différence des traductions de Constantin, faites sur la version arabe, le grand nombre de mots grecs translittérés confirme l'usage direct d'une source grecque. Ainsi, cette familiarité continue et renouvelée de temps en temps avec des œuvres médicales d'origine grecque constitue un milieu favorable à l'accueil des traductions faites sur l'arabe, grâce auxquelles l'École de Salerne connaîtra un remarquable essor.

L'intérêt que les médecins prennent à la découverte de ces versions, en particulier à celles qui ont une source grecque, mais aussi les difficultés qu'ils éprouvent pour comprendre certains passages vont les pousser à rechercher un contact plus direct avec le texte original, en évitant la version arabe (sans compter l'éventuelle version syriaque dont ils ignorent quel fut le rôle). Cette recherche dépasse très vite la seule science médicale pour s'étendre à la philosophie, dont on constate une fois de plus, comme dans le monde gréco-romain et en Orient, les liens avec la médecine. C'est une histoire dont on a narré quelques péripéties dans le cours de 1986-1987 sur la tradition d'Aristote.

Le recours à l'original grec n'a pas été immédiat. L'activité des traducteurs, qui a porté sur des œuvres encore inédites en latin ou présumées telles, s'est exercée dans les régions où la langue arabe se trouvait en contact avec une

langue romane : la Sicile, l'Espagne et l'Orient latin. Pour mettre en lumière la méthode des traducteurs, on a comparé les deux versions d'un traité arabe, le *Livre royal* d'al-Mağūsī, traduit en Italie du sud par Constantin l'Africain, puis une cinquantaine d'années plus tard, en Syrie, par un pisan, Étienne d'Antioche. La traduction servile de ce dernier, qui fait du mot à mot, s'oppose à la version beaucoup plus libre de Constantin. Celui qui, faute de bien connaître la langue originale, doit faire appel à un truchement, est réduit en quelque sorte à ânonner. Contraire à la notion du progrès, la séquence ainsi constatée est une mise en garde contre les tentatives de classer chronologiquement, en fonction de leurs qualités et de leurs défauts respectifs, les versions d'un même texte ou de textes apparentés.

Dans le troisième quart du XII^e siècle se développe à Tolède une activité de traduction avec un Italien, Gérard de Crémone, et ses collaborateurs. Pour ce qui est de la médecine, les traités arabes tiennent une large place, mais Galien n'est pas négligé : une dizaine de ses œuvres, dont six du Canon alexandrin (pour la *Méthode thérapeutique*, les livres I à VI seulement) et deux commentaires d'Hippocrate (*Pronostic*, *Régime des maladies aiguës*), sont mises en latin. La technique de traduction employée par Gérard de Crémone nous est connue par un autre travail : sa version de l'*Almageste* de Ptolémée a été faite avec la collaboration d'un mozarabe, qui traduisait le texte arabe en espagnol, et Gérard transcrivait en latin la traduction romane. Le même principe a été appliqué à la version tolédane du *Livre de l'âme* d'Avicenne : un juif traduisait mot à mot en langue vulgaire (*singula verba vulgariter proferente*) et l'archidiacre de Ségovie écrivait un à un (*singula*) les mots latins correspondants.

Il semble que ces versions étaient diffusées très rapidement : Gérard de Crémone évite ainsi de doubler les traductions de Constantin l'Africain ; en Sicile, quelques années plus tard, Henri Aristippe traduit sur un modèle grec le seul livre IV des *Météorologiques* d'Aristote, dont Gérard avait traduit, sur la version arabe, les trois premiers livres. Comme on le constate par ce dernier exemple, la Sicile offre des ressources à ceux qui veulent recourir à l'original grec, mais il ne reste pas trace d'éventuelles versions d'œuvres médicales grecques faites dans l'île à cette époque.

La situation change, dans cette seconde moitié du XII^e siècle, grâce à un autre Italien, Burgundio de Pise (vers 1110-30.X.1193), qui a séjourné deux fois à Constantinople et a traduit nombre d'œuvres grecques, la plupart en Italie. Pour ce qui est de la médecine, sa première traduction paraît être une nouvelle version — après celle d'Alfano de Salerne — du traité de la *Nature de l'homme* de Némésius d'Émèse que Burgundio, avec son modèle grec, attribue à Grégoire de Nysse, ce qui peut expliquer le doublet. La traduction, datée de 1155 ou 1165, est dédiée à l'empereur Frédéric Barberousse. Une édition critique en a été publiée assez récemment (1975) par G. Verbeke et J.R. Moncho.

C'est seulement vers la fin de sa vie que Burgundio traduit tout un ensemble de traités de Galien, la plus grande partie du Canon alexandrin : il achève en 1179 sa version du *De sanitate tuenda* et dédie en 1184-1185 celle du *De sectis* au futur empereur Henri VI ; d'autres traductions, non signées, paraissent être de lui, comme celle du traité des *Tempéraments*, dont R.J. Durling a publié l'édition critique en 1976. De la *Méthode thérapeutique* de Galien, il ne traduit que les livres VII à XIII, ce qui prouve qu'il a connaissance de la version des livres I à VI faite sur l'arabe, quelques années plus tôt, par Gérard de Crémone : nouvelle preuve de la rapide diffusion des traductions tolédanes. Burgundio ne semble pas avoir traduit de traité hippocratique.

Sur sa méthode de traduction et sur ses sources grecques nous sommes bien renseignés. Il traduit mot à mot, comme la plupart de ses devanciers, mais il a une meilleure connaissance de la langue et du vocabulaire grecs. Quant à ses sources, N. Wilson pense avoir reconnu son écriture latine dans une série de manuscrits grecs de médecine et de philosophie, mal datés avant lui et qu'il situe dans la seconde moitié du XII^e siècle. Le copiste principal du groupe est un certain Joannikios dont la production est quelque peu énigmatique en raison de ses particularités paléographiques et codicologiques. N. Wilson penche pour un travail fait à Constantinople, dans un milieu latin, mais sans exclure la Sicile et plus particulièrement Palerme, ce qui nous paraît plus plausible ; il est notable que la plus grande partie de cette production se trouve à la Bibliothèque Laurentienne de Florence, où elle semble être entrée en groupe avec d'autres manuscrits de Galien originaires de l'Italie méridionale.

D'autres traducteurs travaillant sur les originaux grecs viendront après Burgundio, mais aucun ne témoignera d'une activité aussi féconde. Robert Grosseteste (vers 1168-1253), le futur évêque de Lincoln, a traduit quelques opuscules de Galien. Bartholomée de Messine, actif à la cour de Manfred, entre 1258 et 1266, a signé une traduction du traité hippocratique de la *Nature de l'enfant* ; J. Jouanna lui a attribué de façon décisive la traduction anonyme d'un autre traité hippocratique, la *Nature de l'homme*, et a identifié — observation capitale — sa source : le *Vaticanus gr. 276* (sigle V), qui devait donc se trouver en Sicile ou dans l'Italie méridionale au milieu du XIII^e siècle. Guillaume de Moerbeke (vers 1215-1286), grand traducteur travaillant pour le compte de saint Thomas d'Aquin, a aussi donné une version du traité de Galien sur la *Vertu des Aliments* et des *Prognostica* pseudo-hippocratiques.

Aucun de ces derniers traducteurs n'était médecin. Il en va autrement avec un quatrième, Arnould de Villeneuve (vers 1240-6.IX.1311), illustre médecin, théologien et alchimiste. D'origine espagnole, il avait une connaissance de l'arabe qui l'amena à traduire diverses œuvres originales, mais aussi la version arabe d'un traité de Galien. Par ce retour aux traductions arabes comme par

son intérêt pour les originaux arabes, Arnauld rejoint le mouvement qui se manifeste à la cour pontificale dans les vingt dernières années du XIII^e siècle, avec des médecins tels que Simon de Gênes, auteur de la *Clavis sanationis* (un lexique gréco-latino-arabe de termes médicaux) et traducteur d'œuvres arabes, mais aussi du livre VI des *Épidémies* d'Hippocrate, le seul que l'Occident ait connu avant le XVI^e siècle ; Accursino de Pistoia, qui traduit de la version arabe, à Rome (« de arabo in latinum in Urbe... »), le traité de la *Vertu des aliments* de Galien, vingt ans après la traduction que Guillaume de Moerbeke avait faite directement sur le texte grec, en 1277) ; Guillaume de Brescia, auteur de la version des *Quaestiones super 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 particula amphorismorum (sic) Ypocratis*, c'est-à-dire du commentaire de Galien sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, traduit en syriaque puis en arabe par Ḥunayn.

Il semble que ce nouveau recours aux versions arabes des médecins grecs prenne fin vers l'an 1300. Lorsque Pietro d'Abano (1257-1315), philosophe et médecin, veut achever la tâche entreprise cent ans plus tôt par Burgundio de Pise avec sa traduction partielle (livres VII-XIII) de la *Méthode thérapeutique* de Galien, il utilise un manuscrit grec pour sa version du livre XIV ; il fait de même pour la fin du *De sectis* et pour la traduction de quelques opuscules du médecin de Pergame. Un peu plus tard, un professeur de médecine à Salerne, puis à Naples, originaire de cette Italie méridionale où la langue grecque est encore pratiquée, va marquer une étape décisive : Nicolas de Reggio, au temps de Robert I^{er} d'Anjou (1308-1345) dont il fut le médecin personnel, traduit une trentaine de traités de Galien. Pour certains d'entre eux (*De la voix, Des causes fondamentales*) seule sa traduction fait foi, car l'original grec est perdu.

Si, tout en admirant l'effort, plus ou moins dispersé, de tous ces traducteurs, on examine l'influence que leurs versions ont exercée sur l'enseignement de la médecine et plus particulièrement sur le cursus universitaire avec son programme de lectures commentées, on ne peut que constater la rigidité de ce programme.

Les traductions d'Hippocrate et de Galien faites par Constantin l'Africain dans la seconde moitié du XI^e siècle persisteront jusqu'au XVI^e siècle et figureront dans les premières éditions imprimées. Les traductions tolédanes de Galien, qui remontent à la seconde moitié du XII^e siècle, n'apparaîtront à Paris que vers le milieu du XIV^e siècle. A Montpellier, elles sont admises cinquante ans plus tôt, mais l'Italie ne paraît pas en avance sur Paris. Une œuvre arabe traduite en latin à Tolède, le *Canon* d'Avicenne, entre dans les programmes en 1309 à Montpellier, en 1395 à Paris, en 1405 à Bologne. Il est notable que les traductions faites directement sur le grec, de Burgundio de Pise à Nicolas de Reggio, ne sont pas substituées à celles qui provenaient de l'intermédiaire arabe et qui avaient déjà donné lieu à de nombreux commentaires. La tradition des programmes universitaires est plus forte que l'intérêt

suscité par les nouvelles traductions, en principe plus fidèles parce que directes. Certes, quelques-unes ont pu s'introduire dans les programmes ; c'est qu'elles faisaient connaître des œuvres jusqu'alors ignorées. Tel est le cas de la traduction que Nicolas de Reggio a donnée du traité *De la consommation* de Galien ; elle a été introduite dans le cursus de l'université de Bologne en 1405.

Il ne faudrait pas confondre, toutefois, l'enseignement de la médecine et sa pratique. L'examen des manuscrits latins de médecine des XIV^e et XV^e siècles montre que les praticiens, au moins les plus renommés qui avaient les moyens de se constituer une bibliothèque, cherchaient à s'informer au-delà du programme fixé aux étudiants. L'analyse détaillée que G. Baader a donnée en 1977 de la bibliothèque d'un célèbre médecin originaire de Rimini, Giovanni Marco († 1474), le fait apparaître nettement. Des 48 livres de médecine recensés dans le testament de G. Marco, 25 sont encore conservés à la bibliothèque de Cesena ; la plupart sont du XIV^e siècle et apportent donc un témoignage sur les intérêts de médecins antérieurs de deux ou trois générations à leur dernier possesseur. Voici le résultat des observations de G. Baader : absence quasi absolue des traductions latines de la fin de l'antiquité ; présence d'un corpus salernitain avec les traductions de Constantin l'Africain accompagnées des commentaires de professeurs de Bologne ; présence d'un vaste ensemble tolédan (œuvres arabes et œuvres grecques traduites en arabe) réparti entre plusieurs manuscrits ; présence de quelques traductions faites sur l'arabe ailleurs qu'à Tolède ; enfin, une importante collection de traités de Galien traduits directement du grec, de Burgundio de Pise à Nicolas de Reggio. Il faut ajouter, de manière négative, l'absence totale des traités hippocratiques, à l'exception de ceux qui sont commentés par Galien.

Ainsi, au caractère statique du choix d'ouvrages appartenant au cursus universitaire — à la manière dont le Canon alexandrin de Galien, établi pour les étudiants du VI^e siècle, a été maintenu sans grand changement dans le monde musulman jusqu'au XIV^e siècle — s'oppose l'effort fait par les médecins soucieux de se perfectionner après leurs études, sans se contenter de l'expérience acquise dans la pratique de leur profession. Il ne faudrait pas voir dans cet effort une tentative comparable à celle des humanistes contemporains en quête des œuvres antiques. La date de la plupart des manuscrits rassemblés par G. Marco est antérieure à cette quête. Aussi a-t-il semblé utile de dresser, face à l'inventaire après décès du médecin de Rimini, le catalogue des manuscrits grecs de médecine — limité à Hippocrate et Galien — acquis par un grand humaniste contemporain, le cardinal Bessarion, mort quinze mois avant lui. D'Hippocrate, Bessarion possédait un manuscrit du milieu du X^e siècle, pour sa date le plus complet, mais avec Galien la situation était moins favorable. Certes, il avait de lui six manuscrits, mais tous très partiels, le plus ancien du XII^e siècle ; trois, sinon quatre, provenaient de l'Italie méridionale. Au moment où le cardinal légua sa bibliothèque à Saint-Marc de

Venise, en 1468, il dut s'apercevoir d'une lacune dans cet ensemble où il avait cherché à réunir toute la production de la Grèce antique et byzantine. Soucieux de la combler, il confia à quatre de ses scribes habituels le soin de composer un corpus galénique complet : sept manuscrits, copiés à Rome vinrent ainsi, à sa mort, compléter son legs ; ce sont les actuels *Marciani graeci* 279, 280 à 282, 284, 285 et 287.

Lorsque meurent Bessarion et G. Marco, l'imprimerie a déjà fait ses débuts. Ses premiers développements vont jouer un rôle important dans les études médicales. Sous le titre d'*Articella*, sont regroupés des traités d'Hippocrate, de Galien et de divers auteurs arabes, dans la version latine de Constantin l'Africain et des traducteurs de Tolède. Comme ce recueil, qui figurait depuis des siècles dans les programmes universitaires, touchait un public assez large d'étudiants et de praticiens, il fut le premier à être imprimé, dès 1476, à Padoue, ville universitaire où l'enseignement de la médecine était particulièrement renommé. Le contenu de cette édition, éventuellement élargi et complété, sera souvent reproduit, à Venise et ailleurs.

Entre 1480 et 1490, André Brenta, de Padoue, publie à Rome une série de traductions de traités hippocratiques faites sur le texte grec. Ces traités avaient déjà retenu l'attention des humanistes, et quelques-uns, parmi les plus grands, comme François Filelfe, Constantin (plutôt que Janus) Lascaris, Ange Politien, Georges Valla, s'étaient exercés à les traduire, mais Brenta est le premier à avoir fait imprimer son travail.

Le volume des *Opera omnia* de Galien, publié à Venise en 1490, rassemble des versions de la période antérieure à l'humanisme, de Constantin l'Africain à Nicolas de Reggio. Cette collection, plusieurs fois réimprimée, sera le seul représentant du corpus galénique jusqu'à la publication de l'Aldine grecque, en 1525 ; c'est pourquoi le médecin lyonnais Sébastien Champier (vers 1474-1539), fervent défenseur des Grecs et adversaire des Arabes, doit se contenter de ces traductions médiévales pour établir son *Speculum Galeni*, paru en 1512.

C'est en l'an 1500, à Venise encore, que paraît la première édition imprimée d'un traité médical grec dans sa langue originelle. Deux Crétois, Zacharie Kalliergis et Nicolas Vlastos, publient en collaboration la *Méthode thérapeutique* et la *Thérapeutique à Glaucôn* de Galien. Malgré sa qualité typographique et la beauté de l'impression en noir et rouge, ce livre marque la fin de la production des deux associés, commencée l'année précédente. A cette date, trop peu de médecins connaissaient le grec et les humanistes qui s'intéressaient à la médecine étaient peu nombreux. Peu nombreux, mais actifs et convaincus de la supériorité de la médecine grecque sur la médecine médiévale. Les versions latines anciennes faites à partir de la traduction arabe sont dénaturées par des fautes dues aux divers intermédiaires ; seul le médecin connaissant le grec est donc, selon eux, capable de comprendre la pensée authentique d'Hippocrate et de Galien. Les partisans du texte originel, quali-

fiés, avec quelque ironie, de « periti Eleni » (« savants grecs ») par les médecins moins érudits, s'emploient à faire connaître cette pensée par leurs traductions. De Georges Valla à Nicolas Leoniceno, ils sont plusieurs à mettre en branle ce retour au texte grec. Le mouvement se poursuit en Italie et s'étend à la France. Henri Estienne publie ainsi des versions de Galien par Guillaume Copp (1513) et par Nicolas Leoniceno (1514), puis un recueil hippocratique-galénique (1516) associant Laurent Lorenziano aux deux traducteurs déjà cités.

Les efforts quelque peu dispersés des traducteurs vont être couronnés par la sortie, en 1525, d'une traduction complète de la Collection hippocratique, puis dépassés par la publication du texte grec intégral, de Galien en 1525, d'Hippocrate en 1526. Marco Fabio Calvi, après avoir transcrit de sa main et achevé le 24 juillet 1512 une copie complète de la Collection hippocratique (l'actuel *Vaticanus gr.* 278), en établit une version en latin ; sa traduction, parue à Rome en 1525 (*Hippocratis Cei... octoginta volumina... latinitate donata...*), est rééditée à Bâle l'année suivante, chez Cratander qui, ici et là, substitue des versions récentes au travail de Calvi. L'édition princeps du texte grec d'Hippocrate devait suivre de près. En 1526, Jean-François d'Asola, beau-frère de feu Alde Manuce, publie à Venise Ἑπαντα τὰ τοῦ Ἱπποκράτους d'après un manuscrit qu'il offrira un peu plus tard à François I^{er} (*Parisinus gr.* 2141).

Cette édition avait été précédée, de peu, par celle de Galien, parue en août 1525 chez le même éditeur. Tâche gigantesque — cinq volumes in-folio — qui dépassait les forces d'un homme. Le directeur de l'entreprise, Jean-Baptiste Opizzoni, professeur de médecine à Pavie, dut faire appel à la collaboration d'étrangers, quatre Anglais et le Saxon Georges Agricola (futur auteur du *De re metallica*), et utiliser toute une série de manuscrits dont beaucoup — sept à la Bibliothèque nationale — sont conservés. Le résultat est dans l'ensemble fort décevant.

Les deux éditions aldines sont restées seules sur le marché pendant plus de dix ans. Elles ont donné lieu à une prolifération de traductions partielles dont l'étude détaillée serait riche d'enseignements.

C'est à Bâle, et la même année 1538, que paraissent les deuxièmes éditions grecques. Celle d'Hippocrate est publiée chez Jérôme Froben et Nicolas Episcopius par les soins de Jean Cornarius (1500-1558) qui précise dans le titre « ... libri omnes ad vetustos codices summo studio collati et restaurati », affirmation plus alléchante que véridique. Pour Galien, en raison des dimensions de l'œuvre, divisée en cinq volumes comme l'Aldine, il fallut constituer une association d'imprimeurs (André Cratander pour le tome I, Jean Bebel pour le tome II, etc.) et rassembler plusieurs éditeurs, avec un responsable pour chaque volume. C'est ainsi que Léonard Fuchs (1501-1566), professeur de médecine à Tübingen et éponyme d'une fleur, le fuchsia, fut chargé du tome II.

L'édition aldine était au-dessous du médiocre. La bâloise, présentée comme une révision, reste décevante malgré les efforts des érudits fort compétents qui en étaient chargés : comme d'ordinaire, dans ces rééditions revues et corrigées d'une édition imprimée, l'usage fait des manuscrits grecs est très insuffisant, sinon nul.

La publication et la diffusion du texte original des deux médecins grecs ont eu des effets importants. Le plus remarquable a été bien mis en valeur par V. Nutton dans un article tout récent (1988), à propos du traité sur *La pratique de l'anatomie*, un recueil d'« expériences d'anatomie », c'est-à-dire de dissections, faites par Galien à Rome dans les années 160. Un grand professeur de médecine, Matteo Corti (1475-1544), passait pour avoir « révélé la vraie médecine de Galien en rejetant les folies des Arabes ». Dans ses leçons d'anatomie, il combinait l'approche philologique du texte et l'usage du scalpel. Selon lui, c'est seulement en s'intéressant à l'anatomie et à sa pratique qu'on pouvait suivre au plus près l'exemple de Galien, le plus grand des médecins. Cette affirmation connut un vif succès : André Vésale, peu avant de publier, à vingt-huit ans, sa fameuse *De corporis humani fabrica* (Bâle, 1543), révisa la traduction latine des traités anatomiques de Galien, notamment *La pratique de l'anatomie*, en vue de l'édition préparée par son collègue padouan Jean-Baptiste da Monte. Vésale devait peu après changer d'opinion sur les connaissances anatomiques de Galien, tirées plus de l'animal que de l'homme, mais il était passé auparavant par cette étape philologique et pratique que préconisait Matteo Corti.

La suite déborde le cadre de la seule anatomie. A mesure que, au nom des découvertes récentes, les critiques contre Galien se firent plus vigoureuses, on se mit à mieux percevoir qu'une de ses tâches majeures avait été de commenter Hippocrate. Galien se trouva ainsi ravalé du rang de « plus grand des médecins » à celui de second, plus ou moins sûr. Du coup, au lieu de commenter Galien, comme on le faisait depuis des siècles, les médecins se mirent à l'imiter en commentant Hippocrate lui-même, tâche beaucoup plus difficile et donc plus intéressante. Il suffit de suivre, au cours du XVI^e siècle, la proportion des éditions des deux médecins grecs pour constater qu'un renversement se produit vers le milieu de ce siècle.

Ainsi, les progrès de la médecine, au cours de la Renaissance, vont de pair avec un retour graduel aux sources premières de cet art, du Galien arabe au Galien grec, puis de Galien à Hippocrate, le Maître.

Séminaire : Recherches et perspectives nouvelles en histoire des textes grecs

On a traité des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, en montrant comment l'étude codicologique et paléographique des manuscrits qui nous ont transmis cette épopée précise et simplifie la représentation qu'on se faisait de la tradition du grand poète alexandrin.

Quatre exposés suivis de discussion ont été faits par :

— M. Gautier Liberman (élève agrégé de l'École normale supérieure), sur l'établissement du texte d'un fragment d'Alcée ;

— M. Alain Blanchard (directeur de l'Institut de Papyrologie de la Sorbonne), sur les principes de composition du chant d'Agathon, dans les *Thesmophories* d'Aristophane et sur l'influence que ce type de composition a exercée sur des poètes ultérieurs ;

— M. François Dolbeau (directeur d'études de langue et littérature latines du moyen âge à l'E.P.H.E., IV^e Section), sur les traducteurs latins de textes grecs, de 1050 à 1135.

J. I.

PUBLICATIONS

— Conclusions du colloque, *Henri Estienne* (Cahiers V.-L. Saulnier 5), Paris, 1988, p. 157-163.

— Giorgio Pasquali, storico e critico del testo, *Giorgio Pasquali e la filologia classica del novecento*, Firenze, 1988, p. 101-113.

— Le prologue et la parodos d'*Iphigénie à Aulis*, *Revue des Études Grecques*, t. 101, 1988, p. 240-252.

— Hippocrate et la Collection hippocratique, *Annuaire du Collège de France, 1987-1988*, 88^e année, p. 629-647.

— Préface de A. Blanchard (éd.), *Les débuts du codex*. Actes de la journée d'étude organisée les 3 et 4 juillet 1985 par l'Institut de Papyrologie de la Sorbonne et l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes [Bibliologia 9], Turnhout, Brepols, 1989, p. 7-9.

— La terminologie du livre et de l'écriture dans le monde byzantin, *Vocabulaire du livre et de l'écriture au moyen âge*. Actes de la table ronde, Paris, 24-26 septembre 1987, édités par O. Weijers [C.I.V.I.C.I.M.A., Études sur le vocabulaire intellectuel du moyen âge, II], Turnhout, Brepols, 1989, p. 11-19.

— Du marbre à la casse. Éditorial des *Nouvelles du livre ancien*, n° 58 (avril 1989), p. 1-2.

— Le Manuel de sténographie grec : une source de renseignements méconnue, *Actas del VII Congreso español de estudios clásicos*, t. I, Madrid, 1989, p. 186-193.

ACTIVITÉS DIVERSES

— Colloque international organisé pour le cinquantenaire de l'Istituto Centrale per la Patologia del Libro, Rome, 7-9 novembre 1988 (rapport sur

« Papiers orientaux et papiers occidentaux : la technique de fabrication de la feuille »).

— Conférence à l'Université de Göttingen, le 14 novembre 1988, pour commémorer le centenaire de la naissance de Hermann Fränkel (« Hermann Fränkel éditeur et les progrès de la philologie classique »).

— Colloque international du C.N.R.S. sur « Pigments et colorants. Teintures, peintures, enluminures depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XII^e siècle. Études historiques et physico-chimiques », Orléans-la-Source, 5-8 décembre 1988 (co-présidence de la première séance).

— Conférence à l'Université de Grenoble III, le 21 février 1989 (« Les traditions de Platon et d'Aristote »), et séminaire, le lendemain (« Les systèmes d'écriture abrégée dans l'antiquité grecque »).

— Colloque international organisé par le C.R.E.D.O. (Université de Lille III) et la D.B.M.I.S.T., sur « Sciences historiques, sciences du passé et nouvelles technologies d'information. Bilan et évaluation », Lille, 16-18 mars 1989 (présidence de la première séance).

— Conférences à l'Istituto Universitario Orientale de Naples, à l'Associazione per i studi tardi-antichi, à l'Université de Naples, et séminaire à la même université (Platon, Aristote, Eschyle, l'écriture grecque), les 8, 9 et 10 mai 1989.

— Conférence à l'Université de Neuchâtel le 25 mai 1989 (« Des manuscrits byzantins à l'édition critique d'aujourd'hui : soixante ans de progrès »).

— IX^e Congrès international des études classiques, Pise, 24-31 août 1989 (organisation et direction de la Table ronde sur « Problemi attuali nell'edizione dei testi classici »).

DISTINCTIONS

— Membre correspondant de l'Académie des Sciences de Göttingen (R.F.A.).

— Président de la Fédération internationale des associations d'études classiques (F.I.E.C.), à partir de 1989.

PROFESSEURS INVITÉS

M. Winfried BÜHLER (Université de Hambourg), conférence sur « Les sentences des sept Sages. Rédactions inédites dans quelques manuscrits grecs », le 8 février 1989.

M. Piero PUCCI (Cornell University), conférence sur « Œdipe à deux visages », le 10 mars 1989.